

BALZAC

Les employés



Texte intégral

TABLE

Introduction, par S. de Sacy	5
Notice	13
LES EMPLOYÉS	19
Eclaircissements	273
— Vie de Balzac	275
— Documents	287
« Le Garçon de bureau » (1830)	287
« La Femme supérieure » (préface de 1838) ..	291
« Physiologie de l'employé » (1841)	303
— Index des personnages	355
— Notes	367

LES EMPLOYÉS

ŒUVRES D'HONORÉ DE BALZAC

Dans Le Livre de Poche :

LA DUCHESSE DE LANGEAIS,
suivi de LA FILLE AUX YEUX D'OR.

LA RABOUILLEUSE.

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE.

LES CHOUANS.

LE PÈRE GORIOT.

ILLUSIONS PERDUES.

LA COUSINE BETTE.

LE COUSIN PONS.

SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES.

LE COLONEL CHABERT, *suivi de*

FERRAGUS, CHEF DES DÉVORANTS.

LA VIEILLE FILLE, *suivi de LE CABINET DES ANTIQUES.*

EUGÉNIE GRANDET.

LE LYS DANS LA VALLÉE.

LE CURÉ DE VILLAGE.

CÉSAR BIROTTEAU, *suivi de LA MAISON NUCINGEN.*

BÉATRIX.

LA PEAU DE CHAGRIN.

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.

PIERRETTE, *suivi de LE CURÉ DE TOURS.*

LA RECHERCHE DE L'ABSOLU, *suivi de LA MESSE DE L'ATHÉE.*

LA FEMME DE TRENTE ANS.

MODESTE MIGNON.

HONORINE, *suivi de ALBERT SAVARUS*

et de LA FAUSSE MAÎTRESSE.

LOUIS LAMBERT, *suivi de JÉSUS-CHRIST EN FLANDRE*

et de LES PROSCRITS.

LES PAYSANS.

URSULE MIROUËT.

GOBSECK, *suivi de MAÎTRE CORNÉLIUS*

et de FACINO CANE.

MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES.

UN DÉBUT DANS LA VIE, *suivi de UN PRINCE DE LA BOHÈME et de*

UN HOMME D'AFFAIRES.

UNE FILLE D'ÈVE, *suivi de LA MUSE DU DÉPARTEMENT.*

L'ENVERS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

HONORÉ DE BALZAC

Les Employés

INTRODUCTION, NOTICE ET NOTES

DE SAMUEL S. DE SACY

LE LIVRE DE POCHE

PLATEAU
S.E.E.
(17)

INTRODUCTION

QUELLE actualité — mais, d'abord, quelle audace ! Il faut être Balzac pour se permettre de construire un roman, oui, un vrai roman avec tout ce qui convient d'intrigue et d'intrigues et de suspens et de rebondissements, sur un programme tendant à réorganiser de fond en comble l'administration française...

Et, notez-le, un programme fort sérieux. Il comporte, c'est vrai, quelques à-côtés d'un utopisme déconcertant, comme l'idée de charger « les riches » d'administrer « gratuitement les départements, en ayant pour récompense la pairie sous certaines conditions » ; mais il vous suffira de feuilleter les savantes thèses de M. Bernard Guyon ou de M. Jean-Hervé Donnard pour vous convaincre que, s'il arrivait occasionnellement à Balzac de s'abandonner aux commodités oniriques de la politique-fiction, il gardait néanmoins des contacts étroits avec une certaine pensée politique de son temps.

De son temps ? Voyons : améliorer l'assiette de l'impôt afin d'en réduire le taux ; augmenter les traitements de l'Etat par économie, pour avoir moins de fonctionnaires mais plus efficaces ; transférer au secteur privé

des tâches qu'il saura remplir mieux à moindres frais ; raviver la dialectique du service public et de la rentabilité... Non, ne disons pas ce que tout cela nous rappelle, nous aurions trop vite fait de déraiper dans notre propre politique, que dis-je, dans une de nos campagnes électorales. Ce qu'à Dieu ne plaise. Hâtons-nous de passer outre.

C'est, je crois, Cuvier qui donnait le conseil que voici, et Stendhal qui l'a rapporté : Voulez-vous surmonter la répulsion qu'inspirent des bestioles dégoûtantes, étudiez leurs amours. La recette, Balzac pouvait bien comme Stendhal l'avoir reçue de Cuvier lui-même ; Stendhal, qui y trouvait l'une de celles qui l'aidaient à vivre dans un monde rebutant, pouvait bien aussi en avoir un jour fait confidence à son pair.

Quoi qu'il en soit, n'est-ce pas à ce mot que font songer dans *Les Employés* des mœurs d'animalcules observés et décrits avec le minutieux détachement d'un entomologiste ? Pour les examiner de plus près Balzac voudrait disposer « du microscope des Leuwenhoëck, des Malpighi, des Raspail » ; ils sont à ses yeux des ravageurs comparables à « ces tarets qui ont mis la Hollande à deux doigts de sa perte en rongéant ses digues ».

Voilà précisément ce qui distingue la caricature balzacienne des charges d'Henry Monnier et de Courteline, dont le romancier a certainement imité le premier, vieux complice, et apparemment inspiré l'autre. Ni l'auteur des *Mœurs administratives* (1828) et des *Scènes de la vie bureaucratique* (1835) ni celui de *Messieurs les Ronds-de-cuir* (1893) ne se sont posés en physiologistes. Balzac, lui, n'a jamais pu se retenir, l'eût-il voulu, de se comporter comme tel. Or, la physiologie humaine a vite fait de déboucher en pleine sociologie. Aussi le roman des *Employés*, qui d'un côté tient de la farce, demeure d'autre part le témoin exceptionnellement sûr d'un certain âge et, davantage, d'un certain style en France du fonctionnement de l'Etat.

Balzac, au départ, ne visait pas si loin. Tout laisse supposer que le projet primitif se limitait à l'aventure de la séduisante, ambitieuse et peu prudente Mme Ra-

bourdin. Mais l'œuvre en prenant forme échappa au maître d'œuvre, et lui imposa sa propre loi. Quatre ans après la première version, Balzac allait encore en reprendre certains traits pour les développer amplement dans une *Physiologie de l'employé* qui à son tour servira à étoffer et surtout à accentuer la version définitive. Ainsi l'humanité larvaire, comme les tarets avaient fait jadis des digues de Hollande, grignotait implacablement l'héroïne présomptive. Néanmoins le titre prévu initialement, *La Femme supérieure*, que dès 1838 Balzac reconnaissait déjà ne plus convenir, survécut avec obstination, fût-ce au rang subalterne d'un sous-titre, à ses justifications ; au surplus, l'intention lointaine a laissé maints souvenirs empreints dans le texte même. Mme Rabourdin, dans l'esprit du romancier, défendait ses positions pied à pied.

Cette épouse vertueuse, résolue aux derniers sacrifices, sans goût ni dégoût, pour assurer l'avancement de son mari dans l'administration et sa propre promotion dans la société, garde pour nous des aspects énigmatiques. Ainsi Mme Anne-Marie Meininger, qui connaît *Les Employés* mieux que ne font tous les balzaciens du monde, et dont nous utilisons ici diverses découvertes, a établi un rapprochement singulier entre Xavier Rabourdin et Eugène Surville, beau-frère du romancier ; celui-ci aurait donc trouvé tout près de lui, sous sa main, de quoi inciter et nourrir son invention : mais comme il reste à savoir jusqu'à quel point la femme d'Eugène ressemblait elle-même à la femme de Xavier, nous laisserons Laure Surville à ses frustrations pour rapprocher plutôt Célestine Rabourdin d'un autre personnage romanesque.

Il s'agit de Mme Grandet, dans *Lucien Leuwen* (oui, Grandet comme Eugénie). Brûlant de faire son mari ministre, elle va solliciter M. Leuwen père, qui peut tout pour elle ou contre elle : je ne dirais pas non, répond-il, si seulement vous vous montriez moins cruelle envers mon fils... Même chantage courtois, même cynisme feutré ; même coquetterie sauvage. Or, Stendhal n'a rien pu connaître en temps utile de *La Femme supérieure*, ni

Balzac de *Lucien Leuwen*; cela se démontre. Coïncidence ? Peut-être. Mais que dire, quand les coïncidences s'accumulent ?

Des éléments du plan Rabourdin se reconnaissent, fort nets, dans les *Mémoires d'un touriste* ; et justement on se demande si le touriste n'aurait pas rendu visite à l'auteur de *La Femme supérieure* dans les derniers jours de mai 1837, au moment même où cette œuvre s'engageait. Des Lupeaux ? L'inquiétant bonhomme avait pour modèle original un de ces chenapans dont Stendhal goûtait la société lorsqu'ils montraient quelque esprit et se trouvaient bien munis d'anecdotes dépouillées. *Lucien Leuwen* derechef ? A l'épisode des élections répondra en 1847 *Le Député d'Arcis* ; et cette fois encore il faut exclure l'hypothèse d'une contagion directe. A *Féder* répond *Pierre Grassou*, à *San Francesco a Ripa* répond *Sarrasine*... Non, le hasard tout nu ne saurait en faire tant.

Pendant les érudits se déconcertent. Nous autres, simples lecteurs, avons licence d'accorder quelque créance à ce que nous croyons reconnaître dans les senteurs et rumeurs portées par les brises qui passent. Eux, non ; et nous sommes même les premiers à réclamer d'eux des documents et des preuves. Lesquels, cette fois-ci, manquent. Balzac et Stendhal se connaissaient, se rencontraient à l'occasion, s'appréciaient, se citaient l'un l'autre : mais rien, non, vraiment rien, aucun texte, aucune lettre, aucun témoignage, ne peut servir de pièce justificative aux échos qui nous paraissent d'une œuvre à l'autre se répercuter si clairement.

C'est que les réalités de la vie littéraire, dans l'infrastructure de la création, diffèrent de ce que les historiens, pour leur propre commodité, ou plutôt pour l'observance de leur déontologie, souhaiteraient qu'elles fussent. Les sources les plus vives, les influences les plus actives n'ont parfois d'autre origine qu'un bavardage à bâtons rompus, entre camarades de métier, à l'heure où l'on se délasse des pensées tendues. Imaginons. Balzac et Stendhal, un soir, se rencontrent chez de communs amis. On sert des glaces, du punch, du vin

de Champagne. La conversation est vagabonde et libre. Nulle contrainte ; des bagatelles. Survient auprès d'eux quelque Chardin des Lupeaux, homme un peu taré, mais qui conte prestement, ne s'embarrasse guère de la morale ni de la bienséance, et se trouve être curieusement bien informé : et voici des détails piquants et concrets sur la canaillerie d'un ministre intègre, sur les égarements délibérés d'une dame avide de parvenir. Ou bien c'est, au consulat de Civita-Vecchia, un Français de passage qui paie sa bienvenue des plus fraîches médisances parisiennes, dont Balzac là-bas vient de se régaler...

Et chacun de son côté emporte la juteuse anecdote à ruminer. Il va l'enrichir de ses propres sucs, de sa propre préoccupation ; il va la transformer en l'assimilant. La songerie ainsi nourrie, il va réimaginer le vrai selon sa propre nature. En lui vont s'ordonner toutes sortes de rêveries jusque-là confuses. Et qui apparaîtront méconnaissables lorsqu'elles se trouveront mises en œuvre — mises dans une œuvre où aucune trace analysable n'en trahira le pourquoi, le quand ni le comment ; car les moyens d'expression ne changent pas l'objet : ils le créent.

Ce qui, de Balzac à Stendhal, illustre de la manière la plus sensible la différence des moyens d'expression, c'est, je crois, le long article que Balzac donna en 1840 sur *La Chartreuse de Parme*. Mieux que chaleureux : généreux. Et pourtant, en le lisant aujourd'hui, nous demeurons non pas confondus, ce serait encore trop peu dire, mais véritablement atterrés du ton doctoral qu'y prend par endroits l'auteur des *Employés* pour prodiguer des conseils paternels mais fermes touchant le style, la composition et l'art romanesque en général : intrépide, il refait la *Chartreuse* à sa manière. Plus un artiste est accompli, c'est-à-dire engagé jusqu'au profond de lui-même dans la méthode de transmutation et d'élaboration qu'il a formée pour soi, moins il est capable d'entrer dans les méthodes d'autrui : elles nie-raient son être. Etonnez-vous donc que Mme Grandet et Mme Rabourdin, si vraiment on peut leur supposer une origine commune, aient ainsi divergé !

Il y a peu de descriptions dans *Les Employés* ; beaucoup moins que n'en comporte habituellement le roman balzacien. En apparence. Mais rappelons-nous ces lignes de l'avant-propos de *La Comédie humaine* : « L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer. » Le milieu, ici, n'est pas une contrée, ni une ville, ni un habitat, ni un vêtement : c'est une société animale ; et l'analyse de ses structures, de sa hiérarchie, de ses classes, de ses mœurs tient très exactement la place et garde la valeur déterminante que Balzac attribue ailleurs à ses descriptions. Admettez cela : vous retrouvez aussitôt le rythme des lentes et puissantes préparations où il a coutume de désigner et de démailloter les forces qu'ensuite il va mettre en jeu dans un mouvement implacablement accéléré.

En cet âge d'or du roman tous les procédés paraissent bons. Les romanciers ne s'interrogeaient pas encore sur la légitimité esthétique de tel ou tel d'entre eux. On s'avise d'inventer des règles pour un genre littéraire non pas tant qu'il reste jeune, gaillard, frais et pétulant, mais quand lui vient l'âge où il a besoin de chaînes et de flagellation. Si nous savions lire Balzac comme il convient de le lire, c'est-à-dire en toute naïveté et ductilité et avec une superbe ignorance des commentaires, nous serions confondus de la somptueuse variété de ses ressources. Faudrait-il répéter ici ce qui a déjà été dit à propos de *La Muse du département*, dans l'édition de la présente collection ? Les époques pauvres, les époques sévères n'ont pas ce foisonnement, ce baroquisme, cette allégresse.

Les scènes dialoguées formaient alors un genre à la mode. Lequel servait notamment pour la satire politique ou sociale. Il comportait un fort grossissement caricatural : s'interdisant par définition d'expliquer la valeur des répliques comme il se fait dans l'ordinaire du dialogue romanesque, l'auteur devait évidemment en multiplier la puissance de choc, de peur qu'elles ne fissent doute. Balzac s'y était exercé ou diverti de longue

date, puisqu'on lui attribue un certain *Garçon de bureau* où quatre mois après l'avènement de la Monarchie de Juillet il s'amusait à mettre en scène — en saynète — deux cloportes de ministère jugeant de leur hauteur les Nouveaux Messieurs.

A vrai dire, il se peut que *Le Garçon de bureau* ait été d'Henry Monnier et non pas de lui. Mais lui-même avait la figure d'un de ces puissants et sauvages gentils-hommes de fortune qui, sans s'attarder aux jeux de société, attaquent les riches cargaisons, prennent leur bien où ils le trouvent comme Molière, laissent comme Descartes aboyer les petits chiens, arraisonnent, pillent et dominant. Et à six reprises de farcesques colloques à la Monnier, qui aujourd'hui relèveraient plutôt du *Carnard enchaîné* ou des sketches de nos cabarets, viennent féconder la technique romanesque et l'engrosser d'une épaisseur nouvelle.

Son pavillon corsaire, Balzac l'a promené sur d'autres océans : sur ceux du langage. Là encore il joue à nous abuser. Il se donne les allures d'un bon gros plaisantin riant de tout son cœur aux blagues des étudiants du *Père Goriot*. Mais ce petit-fils de Rabelais ne s'arrêtait pas à mi-chemin dans la démesure. Il était de ceux qui torturent d'abord, et examinent ensuite ce que peuvent signifier les effets de la torture. Les *-rama* de la pension Vauquer n'ont guère d'autre effet que de passer un coup de peinture fraîche sur quelques mots qu'ils ravivent par l'étrangeté ; mais les proverbes déformés de Mistigris (*Un début dans la vie*) conduisent vite, lorsqu'ils ont le vent en poupe, à des significations d'écriture automatique auxquelles nos chancelleries surréalistes pourraient accorder, sinon le visa diplomatique, du moins un visa de courtoisie.

Dans ce domaine offert tout béant à de surprenantes explorations, Balzac ne semble pas s'être tellement intéressé à l'art de la contrepèterie considéré comme une méthode d'investigation redoutablement fructueuse. Du moins a-t-il montré et démontré dans *Les Employés* la respectueuse considération qu'il convient d'accorder à la magie des anagrammes. « Colleville, dit-il, avait la

passion de chercher l'horoscope des hommes célèbres dans l'anagramme de leurs noms.» Colleville, dans la zoologie du roman, n'est qu'un taret; mais Balzac a vite fait d'oublier les ridicules de cette bestiole minable dès qu'à l'expérience sa manie anagrammatique se révèle avoir la valeur d'un oracle pythique. Baudelaire proclamait déjà que toutes les « fictions » du romancier « sont aussi profondément colorées que les rêves ».

SAMUEL S. DE SACY.

NOTICE

APRÈS avoir rappelé que *La Femme supérieure* et *Les Employés* sont deux titres successifs du même livre, nous allons feuilleter la Correspondance de Balzac et ses Lettres à Mme Hanska (dans les éditions de M. Roger Pierrot, bien entendu), celles-ci d'ailleurs apportant des détails plus nombreux et surtout plus vivants que celle-là.

Dans une étude qu'a insérée en 1963 *L'Année balzacienne*, Mme Anne-Marie Meininger a rapproché des visées de Rabourdin celles d'Eugène Surville, beau-frère de Balzac, et des agacements de Mme Rabourdin ceux de Laure Surville, laquelle devait accabler ses proches de récriminations malaisément supportables : selon Mme Meininger, c'est en 1834, au fort de ces tiraillements, que le romancier aurait noté le projet de mettre un jour en scène une femme « supérieure avec éclat, embêtant son mari — le mari simple et modeste ».

De ce projet nous ne savons plus rien jusqu'à la fin de 1836, où nous apprenons qu'il était convenu, avant que rien en fût écrit, que le roman devait paraître en prépublication dans *La Presse*. Le 28 mai 1837 Balzac annonce à son amie qu'il se met à son œuvre, qu'il avoue

ailleurs être « violemment réclamée » par le journal ; et le lendemain même : « D'après la manière dont je l'entame, j'espère avoir fini *La Femme supérieure* en quatre jours. Je suis animé d'une espèce de rage d'en finir avec les œuvres dont j'ai reçu l'argent » (quelle utopie, — ou quel prudent opportunisme à l'égard de l'Etrangère !), « je vis devant ma table, j'en sors pour me coucher, j'y dîne ; jamais poète n'est resté ainsi dans le monde moral... »

Mais, les quatre jours passés, le 2 juin, l'achèvement n'est nullement en vue : « Voilà qu'il m'est impossible d'en faire une ligne, il me semble que mes facultés sont détendues. » Balzac se reprend bien vite : vers la mi-juin il commence à remettre de la « copie » à l'imprimeur, et dès lors il mène de front la rédaction du texte et la correction des épreuves, correction qui se poursuit encore dans les premiers jours de juillet, alors que la publication a déjà commencé.

C'est en effet du 1^{er} au 14 juillet 1837 que *La Presse* insère *La Femme supérieure*, dont l'auteur confie le 8 à Mme Hanska ces précisions : « (Elle) a été faite en un mois, jour pour jour ; j'ai passé les trente nuits de ce damné mois, et ne crois pas avoir dormi plus de soixante et quelques heures dans ce temps ; je n'ai pas pu me faire la barbe, et moi qui suis ennemi de toute affectation, j'ai la barbe de bouc des Jeunes France ; après vous avoir écrit cette lettre, je prendrai mon premier bain, non sans effroi, car j'ai peur de détendre les fibres montées au dernier degré... »

Le roman devait paraître en librairie à l'automne ; mais il était trop court pour satisfaire aux conventions : il fallait étoffer. Balzac, qui ployait sous le faix, mit un an à terminer la tâche, non sans s'entendre rappeler à l'ordre par l'éditeur. A *La Femme supérieure* il ajouta *La Maison Nucingen* puis *La Torpille*, première version du début de *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. Ce groupement hétéroclite, et d'ailleurs provisoire, n'atteignant pas encore la dimension requise, il y ajouta, sous prétexte d'en expliquer la disparate, une longue préface. Longue : et même, hélas ! languette ; et désinvolte

laborieusement. Du moins contribue-t-elle à nous éclairer sur la condition faite alors aux écrivains, et sur les efforts que poursuivait Balzac pour la reconnaissance et la protection des droits des auteurs. Mais tenons-nous-en à notre ouvrage : c'est dans la même préface que Balzac confesse en quelques mots que celui-ci a changé de route en cours d'exécution, et que le titre initial, conservé pour des raisons dont il ne dit rien (nous en reparlerons tout à l'heure), « n'exprime plus le sujet de cette Etude où l'héroïne, si tant est qu'elle soit supérieure, n'est plus qu'une figure accessoire au lieu de s'y trouver la principale ».

Le recueil forma enfin deux volumes in-8 au mois de septembre 1838 (repris trois mois plus tard sous la forme de trois volumes in-12). Là-dessus, trois ans de répit, à notre connaissance du moins.

Puis, au milieu de l'année 1841, Balzac donne à une collection en vogue — une vogue que sa doctrine et sa pratique avaient peut-être contribué à lancer — une Physiologie de l'employé. Dans cette fantaisie un peu appuyée, il ne se prive pas de réutiliser diverses notations de *La Femme supérieure* ; en revanche, notre roman à son tour y puisera de nouvelles forces.

L'édition globale et ordonnée de *La Comédie humaine* commence à paraître en 1842. D'abord les Scènes de la vie privée, puis les Scènes de la vie de province, bientôt les Scènes de la vie parisienne. L'ouvrage qui nous occupe doit, avec plusieurs autres, figurer dans le tome III de ces dernières, lequel formera le tome XI de l'ensemble : Balzac va remanier le roman à cette fin, et notamment y incorporer une bonne partie de la Physiologie de l'employé, accentuant ainsi la dérive qui dès le début l'avait écarté du projet original.

Le 29 février 1844 : « J'ai eu hier, après vous avoir écrit, mande-t-il à Mme Hanska, un violent coup de sang à ma table. J'ai, de 3 heures du matin à 3 heures après midi, corrigé sans désespérer 6 feuilles de *La Comédie humaine* (Les Employés) où j'avais à intercaler des morceaux pris dans la Physiologie de l'employé, un petit livre que vous ne connaissez pas. Ce travail, qui équi-